

White Fragility, Robin Diangelo (2018)

Robin Diangelo est conférencière, consultante et coach en entreprise sur les questions liées à la race et la justice sociale aux États-Unis. Elle a enseigné l'éducation multiculturelle à Westfield State University.

La plupart des **personnes blanches**, à qui l'essai s'adresse directement, quand elles se trouvent associées au système raciste, même de la façon la plus légère, prennent cela comme une offense morale. Le plus petit degré de **stress racial** leur est donc intolérable. Le simple fait d'être identifié comme blanc peut déclencher des **mécanismes de défense** (hostilité, déni, minimisation, silence, retrait, etc.) afin de retourner à une situation de **confort racial**, c'est-à-dire une position de domination dans le système raciste.

LES RACINES DU MAL : UN SYSTÈME RACISTE FONDÉ SUR LA SUPRÉMATIE BLANCHE

Ta-Nehisi Coates (journaliste et écrivain américain) : « **But race is the child of racism, not the father** ». L'auteure déconstruit le postulat de la race comme héritage biologique ; il faut se rappeler au contraire qu'il s'agit d'une **construction sociale** et d'un **système institutionnel** aux racines historiques profondes, que les trajectoires individuelles, certes nombreuses mais, somme toute, exceptionnelles, tendent parfois à masquer.

Ce système est celui de la « **suprématie blanche** », c'est-à-dire une domination politique, économique et sociale qui bénéficie à ceux que l'on définit et perçoit comme blancs. L'expression est insolente et peu reconnue, même au niveau universitaire. Le sociologue Joe Feagin parle de « **cadre racial blanc** » (*The White Racial Frame: Centuries of Racial Framing and Counter-Framing*).

Nous nous inscrivons ainsi racialement dans quasiment toute situation ou contexte qui nous paraît normal, neutre ou prestigieux socialement. Il faudrait reconnaître ce qui, dans nos expériences passées, nous a aussi construit comme blancs. Or nous avons été éduqués dans le tabou et l'innocence de la race. Les études sur l'enfance et le racisme montre que les enfants développent un sens de la supériorité blanche aussi tôt qu'à la maternelle.

Sur le plan socio-géographique, les familles blanches ont quitté les villes pour les banlieues afin de fuir les personnes de couleur, un processus que les sociologues appellent « **White flight** ». Il y a là toute une série de pratiques sociales racistes qui ne cadrent pas avec nos valeurs non racistes, et que nous déguisons d'arguments sécuritaires essentiellement. L'auteure évoque ici l'anecdote – que nous connaissons tous – d'une amie blanche qui a préféré éviter d'acheter dans les quartiers noirs pour des raisons non-racistes selon elle.

La définition actuelle du racisme remonte aussi à l'horreur ressentie par les gens du nord devant les atrocités commises contre les manifestants pour les droits civiques, et associant le raciste à un homme du sud et un homme mauvais. Il est aisé de se positionner du bon côté d'un antagonisme moral, en oubliant qu'il s'agit en fait d'un continuum. L'auteure va plus loin et explique que l'identité blanche passe par **une identité noire (blackness)** qui identifie la personne noire comme violente et dangereuse, ce qui pervertit totalement les rapports historiques et actuels de violence entre noirs et blancs, chez les noirs et chez les blancs.

Les nationalistes blancs eux-mêmes ont compris qu'ils devaient s'écarter de ces termes de « raciste » et « suprématie blanche » afin d'obtenir un plus grand impact et une meilleure légitimité. On parle d'*alt-right*. Il s'agit de la « **Southern strategy** » (l'expression est de Lee Atwater, conseiller de Reagan et G.W. Bush).

Ce système de suprématie capitalise sur la **grandeur du passé** (qui a bénéficié seulement aux blancs) – voir le succès de Trump -, avec cet effet que bien que la crise et la mondialisation ont récemment précarisé la classe ouvrière blanche à cause des choix et stratégies d'une élite blanche, la classe ouvrière blanche s'est en fait retournée contre les personnes de couleur.

LA FRAGILITÉ BLANCHE

Le mécanisme de défense central dans cet essai est ce que l'auteure appelle la « **fragilité blanche** », un mélange d'inconfort et de stress racial visant à conserver une position de supériorité et de privilège (*entitlement*). Il ne faut pas voir cette fragilité comme une faiblesse mais au contraire comme un **puissant outil de contrôle social**. Il ne faut pas pour autant se sentir coupable de cela car, de fait, cela n'est **pas notre faute** ; mais il est de **notre responsabilité** de reconnaître et agir sur notre rôle dans un système racisme qui nous a éduqués et socialisés.

Cette fragilité est fondée aussi sur un **antagonisme Bien/Mal**, l'idée que seules les personnes mauvaises et immorales sont racistes et que le racisme passe seulement par des actes d'agression ou de discrimination intentionnels.

Parler de racisme avec les blancs est donc un défi en soi : il y a un vrai stress à accepter l'inconfort d'être vu sous l'angle racial, de nommer notre race (blanche). Les blancs vivent ainsi dans l'**innocence de leur race**, comme si seuls les gens de couleur relevaient d'une race et d'une différence ; l'auteure cite l'exemple de la « couleur chair », perçue comme indéniablement blanche/rosée.

Elle va même au-delà en disant que les **progressistes blancs** – cibles directes de son essai - causent le plus de dommages aux gens de couleur par le déni de ces questions ou leur banalisation (et des arguments du type : « traiter tout le monde de la même façon », « ne pas voir les couleurs », « se moquer si vous êtes rose, violet, ou vert », « avoir un ami noir », ou faire une comparaison hasardeuse avec la lutte des classes ou le sexisme). Les progressistes blancs passent tellement de temps et dépensent tellement d'énergie à prouver leur non-racisme qu'ils participent ainsi puissamment à nier l'existence du système raciste endémique dans nos sociétés.

Le sociologue Eduardo Bonilla-Silva est l'auteur de *Racism Without Racists : Color-Blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in America*. Il y souligne que, alors que ce concept de « color blindness » semble généreux dans ses intentions, il a servi en pratique à nier la réalité du racisme et de son importance.

L'**individualisme** (chaque être est une personne unique de sorte que le voir sous l'angle de la race ou du genre n'est pas pertinent) et l'**objectivité** servent la cause blanche. Car nous avons été éduqués dans l'idée que penser en termes raciaux est céder à un penchant subjectif ou biaisé et nous avons fondé notre compréhension du racisme sur des exceptions, des anecdotes et des situations uniques.

Le fait de questionner des notions telles que la méritocratie, l'individualisme, l'universalisme et la « color blindness » conduit à des réactions émotionnelles fortes chez les blancs. Ces derniers peuvent aussi faire preuve de ce que l'auteure appelle la « **solidarité blanche** », un mécanisme de défense collectif : dans le contexte d'une discussion sur un acte raciste, on dépense son énergie à prouver qu'un partenaire blanc n'est pas raciste plutôt que d'essayer de comprendre le contexte et, surtout, que les **intentions des blancs** sont déconnectées de l'**impact sur les personnes de couleurs** de ces comportements et paroles. Certains blancs, dans la même logique, vont au contraire chercher à obtenir le soutien d'une autre personne noire (la logique est ici celle du « **diviser pour mieux régner** », dit l'auteure). Surtout, les personnes de couleurs peuvent anticiper ces comportements de solidarité et de déni, et donc **renoncer** à pointer ce qui relève du racisme dans leurs interactions avec des blancs.

La fragilité blanche, qui mêle et explique tous ces comportements, est un puissant instrument de contrôle social, qui maintient ainsi les personnes de couleurs « à leur place », cela neutralise toute opportunité de réflexion et de dialogue.

L'auteur consacre tout un chapitre aux **larmes des femmes blanches**, comme exemple typique de la fragilité blanche. Cela intervient typiquement lors de réunions faisant état des violences racistes anti-noirs ou lorsque leur propre « non racisme » est questionné.

Le problème de ces larmes est multiples :

- il attire l'attention sur la femme blanche et non sur le problème ni sur les personnes de couleur qui doivent même la consoler. On passe d'un contexte d'analyse du racisme à une situation de victimisation des blancs.
- l'image de la femme blanche en larmes est chargée historiquement et renvoie aux nombreux cas de lynchages ayant fait suite aux plaintes de femmes blanches contre des hommes noirs dans le Sud des Etats-Unis.

QUE FAIRE ?

Une personne blanche devrait pouvoir favoriser le dialogue dès qu'une crise, qu'une confrontation sur la question de la race surgit, et comprendre le point de vue et le ressenti de son interlocuteur de couleur (*feedback*). Pour cela, il faut prêter attention :

- à l'**urgence de la situation** : le dialogue doit avoir lieu immédiatement et directement : ne pas tergiverser
- au **ton** de sa voix, calme, sans émotion
- au **contexte** : neutre, privé (pas de *feedback* en public)

Le plupart des personnes blanches vont reprocher à la personne de couleur de sortir le « joker de la race » (*playing the race card*). Or tout l'enjeu d'un travail de lutte contre le racisme est de l'identifier et de mettre au défi la désinformation qui le nourrit, surtout de comprendre comment (et non pas si) son propre racisme s'exprime, et, plus important encore, ne pas tomber dans le scénario où l'on va demander au contraire à l'interlocuteur de couleur de valider son propre « non racisme ».

Pour neutraliser la prise en otage d'une situation par ses larmes, la femme blanche devrait s'isoler et refuser l'aide de l'entourage, dire qu'elle va bien et que cela va passer.

Robin Diangelo termine ainsi son essai par quelques conseils aux personnes blanches pour gérer leur fragilité blanche et entrer dans un dialogue sur le racisme :

- rechercher le *feedback* des personnes de couleur : respirer calmement, écouter, analyser, prendre le temps pour l'analyse et revenir vers la personne pour aller plus loin (*follow-up*)
- reconnaître qu'un travail, qu'un effort individuel est à faire, pour comprendre et « grandir »
- ne pas **confondre inconfort et sécurité**
- l'insécurité est en fait du côté des personnes de couleur et combattre le système est un moyen de les aider
- il faut donc minimiser ses propres mécanismes de défense, reconnaître sa vulnérabilité sur ces questions
- couper court à son sentiment de supériorité internalisé
- surtout : prendre l'**initiative** et réduire toute attitude passive. Notre éducation au racisme ne dépend pas des personnes de couleur mais de nous-mêmes

Ces conseils sont assez évidents, mais sans doute plus complexes à mettre en œuvre qu'à comprendre.

--/--

Un article de l'auteure sur le même sujet : <https://urlz.fr/acTT>

Un article du *New Yorker* : <https://urlz.fr/acU4>